

J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, à la demande de ses auteurs, le tome VII des *Fouilles dans les Nécropoles de Kition Bamboula (2012-2014)*, effectuées par une équipe de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée (MOM) à Lyon. Le livre est publié par trois chercheurs de la MOM, Sabine Fourrier et Anna Cannavò, anciens membres de l'École française d'Athènes, et Alexandre Rabot ; il comprend également les contributions de onze autres auteurs. Ce livre de 400 pages, illustré par 283 figures auxquelles s'ajoutent 32 récapitulatifs publie les données recueillies par les fouilles des tombes effectuées en 2012-2014 sur le lieu-dit Pervolia à quoi s'ajoutent, grâce à la générosité du Service archéologique de Chypre, des informations sur la fouille de lieu-dit Tourapi ainsi que sur des découvertes antérieures restées inédites.

La variété de ces sites, la différence des méthodes et des moyens de ces fouilles qui ont été faites à des dates très variées et dans des conditions différentes (fouilles de sauvetage ou d'urgence, fouilles programmées) rendaient difficile une synthèse sur les nécropoles, à laquelle ce livre apporte cependant de nombreux éléments. Les deux cartes qui donnent une très bonne représentation de la région de Kition et de son relief, fig. 1, p. 18 et 377 –précision indispensable du fait de la reprise de la numérotation des figures à chaque chapitre– font clairement apparaître la transformation radicale (évoquée en une demi-ligne p.9) qui sépare les pratiques funéraires de l'Âge du Bronze où les tombes étaient aménagées sous les demeures des défunts et celle de l'Âge du Fer (et de l'Empire romain), sans doute à partir de l'installation dans la ville d'une dynastie phénicienne, où les nécropoles occupent désormais une zone allongée à l'ouest de la ville antique. La topographie confirme également la différence radicale qui sépare les tombes construites, que l'exemple de Salamine amène à considérer comme des tombes royales, et les tombes simplement creusées dans le rocher, au flanc du plateau qui domine la ville, dans une zone qui a pu rester inculte et qui est actuellement peu à peu conquise par l'extension de la moderne Larnaca.

Le livre étudie très soigneusement les tombes fouillées, avec une très grande minutie, en apportant à l'appui des descriptions et des analyses quantités de photos, de dessins, de tableaux. Elles n'avaient pas été pillées, sauf exception, et sont donc très riches en informations de toutes

sortes. Le matériel retrouvé, surtout des vases de terre cuite et quelques objets de métal, est d'une qualité qui correspond au rang social des défunts, relativement modeste. Seule l'inhumation était pratiquée : aucune trace de crémation n'a été trouvée à Kition.

Si d'autres nécropoles étaient composées de tombes individuelles, celles de Pervolia étaient collectives. Les ensevelissements qui peuvent être datés entre la fin du VIII^e et la seconde moitié du IV^e siècle, la période de la plus grande activité de la ville, se faisaient dans de grandes chambres creusées dans le rocher, auxquelles on accédait par un escalier, taillé lui aussi dans la roche, pour descendre depuis la surface; en bas, un couloir, souvent à deux niveaux, menait à l'entrée de la tombe, qui pouvait être fermée par une dalle en gypse amovible et qui était protégée par un talus de terre une fois la tombe remplie.

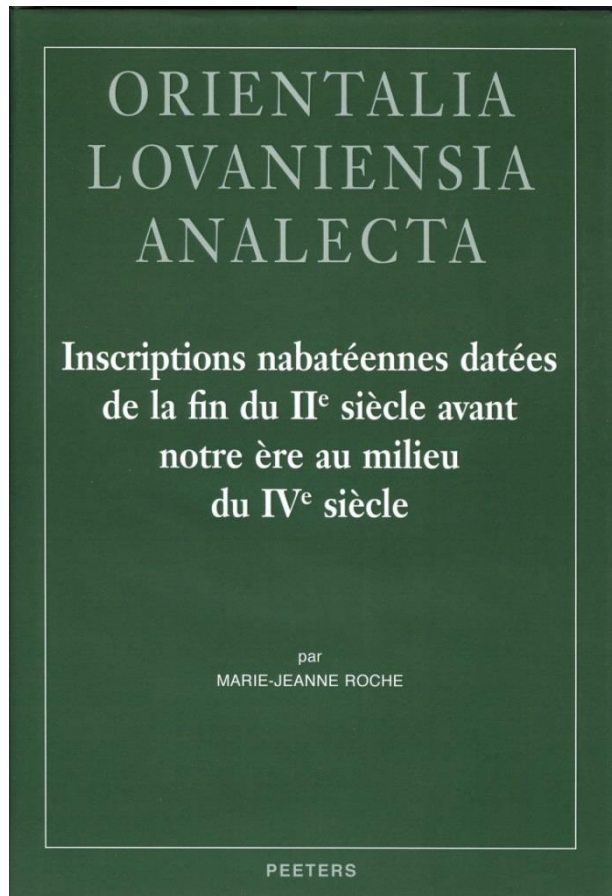
La chambre elle-même, qui a la forme d'un carré ou d'un trapèze de trois à quatre mètres de côté, pouvait avoir été agrandie, ou recreusée de niches diverses. Elle accueillait de nombreux défunts des deux sexes, au moins une dizaine, déposés sans tenir compte d'aucun impératif d'orientation, comme le montrent bien les dessins des figures 17 p. 59 et 72, p. 114. L'un d'eux était posé sur une dalle de gypse ; d'autres, peut-être sur un tréteau ou dans des cercueils en bois. Certains tenaient un bijou ou un vase, le plus souvent une lampe. D'autres vases ont été retrouvés rassemblés dans un angle de la tombe sans qu'il soit possible de les associer à un défunt précis ou de les rattacher à un rite particulier. Ces vases appartiennent à la céramique surtout locale, de tradition phénicienne, sans qu'il soit possible de distinguer ceux qui avaient importés de Phénicie de ceux qui avaient été fabriqués sur place : lampes, coupelles, bols. La céramique importée de Grèce est rare.

La tombe pouvait servir (les auteurs parlent de cycles) pendant une ou deux générations, après quoi elle était fermée définitivement et le dromos remblayé. Les fouilleurs n'ont pas retrouvé en surface de marqueur qui servît à en signaler la présence

On n'a pas retrouvé de sarcophage à Pervolia. A haute époque ce mode de sépulture est réservé aux tombes « royales ». Mais son usage se popularise à partir de l'époque hellénistique comme le montrent les fouilles du site de Tourapi où, à côté de tombes à chambre plus anciennes, deux tombes d'époque hellénistique et d'époque impériale comportaient des sarcophages en gypse.

Cette documentation est difficile à interpréter. Dans sa modestie, elle n'en fournit pas moins l'information la plus riche que nous ayons sur la population de Kition à l'époque archaïque et classique.

Toutes les informations renvoient au SIG de Kition en cours d'élaboration ainsi qu'à la documentation consultable sur Internet. Un des intérêts de ce livre est de contribuer à la réflexion sur la répartition entre édition imprimée et consultation électronique.



J'ai l'honneur de déposer sur le Bureau de l'Académie, de la part de son auteure, l'ouvrage de Marie-Jeanne Roche intitulé *Inscriptions nabatéennes datées de la fin du II^e siècle avant notre ère au milieu du IV^e siècle*, Orientalia Lovaniensia Analecta 279, Leuven – Paris – Bristol, Peeters, 2019, 379 p. + 62 pl. Dédié à la mémoire de Jean Starcky, grand spécialiste de l'épigraphie nabatéenne, ce livre représente la publication d'une habilitation à diriger des recherches soutenue à l'Université de Paris Nanterre le 20 juin 2017. Il rassemble les documents datés provenant des Nabatéens eux-mêmes pour aider à comprendre comment une tribu arabe minoritaire a pu « constituer un royaume puissant de Boṣrā à Hégra, centré sur le site montagneux de Pétra, pendant trois ou quatre siècles, sans conquête sanglante en Transjordanie, et en n'étant intégré à l'empire romain que tardivement, en 106 de notre ère » (p. 1).

L'essentiel de ce volume est constitué par le catalogue commenté des inscriptions nabatéennes datées provenant de Nabatène proprement dite, de Hégra, des inscriptions périphériques et de celles de la province d'Arabie de 106 de notre ère jusqu'au milieu du IV^e siècle. Alors que le livre d'U. Hackl, H. Jenni & Chr. Schneider (*Quellen zur Geschichte der Nabatäer. Textsammlung mit Übersetzung und Kommentar*, Novum Testamentum et Orbis Antiquus 51, Fribourg/Göttingen, 2003) comprenait 75 inscriptions nabatéennes datées, celui de Marie-Jeanne Roche en comporte 148, incluant des inscriptions incomplètes ou publiées récemment, des extraits de papyri et quelques inédits, dont des graffites. Chaque inscription a été révisée, éventuellement corrigée, et est illustrée par une photographie (de l'inscription elle-même ou de son estampage) et/ou par un fac-similé (planches 5-62). Les inscriptions peuvent être des dédicaces religieuses, des inscriptions funéraires, des graffites ou des papyri datés. Certaines inscriptions monumentales sont bilingues : neuf nabatéo-grecques, une nabatéo-thamoudique et une nabatéo-sabéenne. Ce catalogue est suivi d'un chapitre sur la paléographie et d'une courte conclusion. Plusieurs annexes en facilitent l'utilisation : liste des inscriptions datées regroupées d'après leurs diverses caractéristiques, chronologie générale, index du nabatéen, bibliographie.

En l'absence de chronique historique nabatéenne, ces inscriptions datant de 105 avant notre ère à 356 de notre ère jettent quelque lumière sur la culture araméo-arabe des Nabatéens car, si l'écriture nabatéenne est l'évolution locale de l'écriture araméenne administrative de l'empire achéménide, la majorité de la population était apparemment de langue nord-arabe et la cursive nabatéenne tardive servira naturellement à noter ensuite la langue arabe.

Ce catalogue d'inscriptions nabatéennes datées et commentées fourmille de nombreuses remarques concernant l'histoire, la religion et la société civile et militaire. Il constitue une mine à exploiter pour notre connaissance de la civilisation nabatéenne.



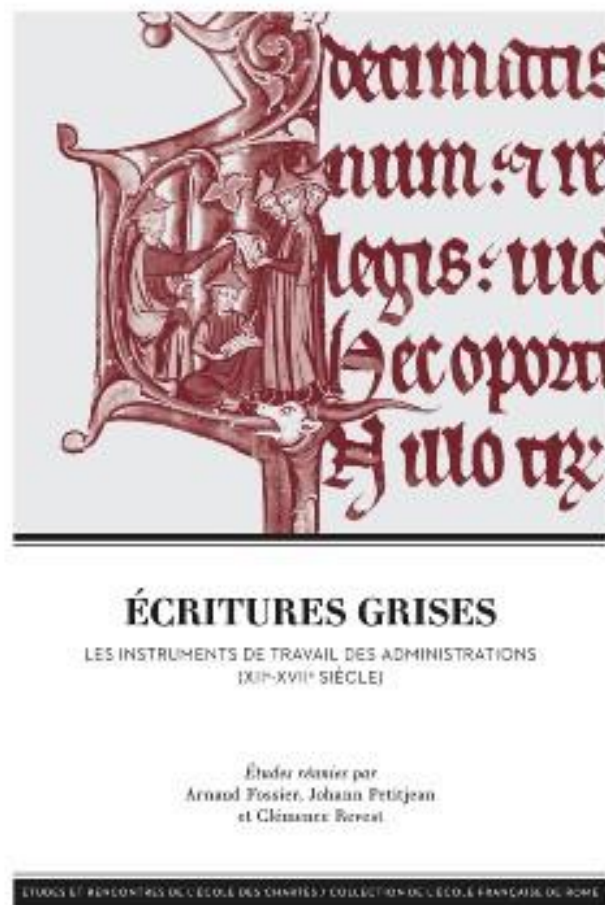
J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie l'ouvrage intitulé *Corpus de la Statuaire médiévale et Renaissance de Champagne méridionale et de l'Est de la France, Volume IX, Canton de Bar-sur-Aube (Aube), tome 2 – Villages*, par Jean-Luc Liez, Nancy, Presses universitaires de Nancy-Edition universitaires de Lorraine, 2020, 221 pages. Il constitue le dernier volume paru de la collection que je co-dirige à l'Université de Lorraine, connue de notre compagnie puisque distinguée par son Prix Auguste-Prost en 2011. Ces ouvrages s'élaborent au sein d'un programme de recherche de l'Université de Lorraine (Nancy – EA 1132) qui vise à permettre l'étude d'une statuaire disséminée dans les églises champenoises et devenue peu accessible. Le principe d'édition est d'associer une illustration de niveau professionnel, en noir ou en couleurs, et un commentaire d'orientation qui n'épuise pas l'analyse à

mener sur les pièces publiées, mais fournit sur elles des bases techniques, historiques et critiques sûres.

Le volume en question est dû à M. Jean-Luc Liez, ancien directeur de la Maison du Patrimoine du Grand Troyes, qui avait reçu le second Prix Gobert de l'Académie des Inscriptions en 2012 pour sa thèse sur « L'art des Trinitaires ». Il prend la suite d'un tome paru sous sa plume en 2016, consacré à la ville de Bar-sur-Aube et quatre communes limitrophes. Il autorise cette fois l'approche de 60 statues ou reliefs dispersés dans seize églises rurales. A la tête de ce corpus figurent, conservées à Bayel, deux pièces maîtresses de la sculpture européenne : la grande Vierge à l'Enfant des années 1300, saluée par les spécialistes, et l'émouvante Vierge de pitié de Jacques Bachot, le Maître de Chaource. Elles proviennent du prieuré de chanoines réguliers de Belroy (ordre du Val-des-Ecoliers) et non de l'abbaye de Clairvaux, pourtant proche, mais dont on peine à reconstituer le décor de sculptures. D'autres éléments de qualité se découvrent. Ainsi à Bergères, une Sainte Barbe virevoltante (vers 1530) annonçant le maniérisme et un Saint Sébastien du même Bachot. En bref, quantité d'objets, la plupart du temps inédits, à retenir, allant du XIII^e siècle au « beau XVI^e troyen » (par exemple la Sainte Anne éducatrice géante de Jaucourt). L'art international est concerné par un albâtre anglais du XV^e (Longchamp-sur-

Aujon). Ces villages du Barsuraubois semblent moins marqués que leur chef-lieu par l'influence bourguignonne. La sculpture populaire est représentée par le style champenois dit de Malaincourt, qui se cristallisa peut-être dans cette petite région à la fin du XV^e siècle.

Avec ce livre s'achève une sous-série de la collection constituée par les volumes I (Canton de Soulaïnes-Dhuys, par S. Derson), VI (C. Brienne-le-Château, par J.-L. Liez) et VII (Ville de Bar-sur-Aube). L'Est de l'Aube est désormais la zone la mieux prospectée de ce département richissime en statues anciennes.



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de ses éditeurs, le volume intitulé *Écritures grises. Les instruments de travail des administrations (XII^e-XVII^e siècles)*, édité par Arnaud Fossier, Johann Petitjean et Clémence Revest, Paris/Rome, École des chartes/École française de Rome, 2019, 668 p., dans les collections Études et rencontres de l'École des chartes (58) et Collection de l'École française de Rome (565).

Tous trois anciens membres de l'École française de Rome, les éditeurs ont mené un vaste programme de recherches international commencé en 2012 et ponctué par une série d'ateliers et de comités éditoriaux à Rome, Avignon et Paris, qui a réuni plus d'une soixantaine de chercheurs venus de toute l'Europe. De ce projet ambitieux est issu un ample volume, très bien construit, qui propose une histoire inédite de la genèse de l'administration publique entre le XII^e et le XVII^e siècle, dans une Europe

méditerranéenne ouverte à d'autres espaces d'observation et de comparaison (Royaume de France, Saint-Empire, Flandre, Nouveau Monde, Pays-Bas espagnols). Situé à la pointe avancée de mouvements historiographiques qui ont été amorcés par les historiens médiévistes depuis une vingtaine d'années et qui ont connu récemment une nette accélération, notamment chez les historiens de la première modernité, cet ouvrage fait le lien entre les réflexions dédiées à la construction de l'« État moderne » et les enquêtes portant sur la révolution des technologies de l'écrit, en mettant au centre des regards l'évolution des pratiques administratives, par-delà l'énumération des typologies politiques et la reconstitution des organigrammes institutionnels.

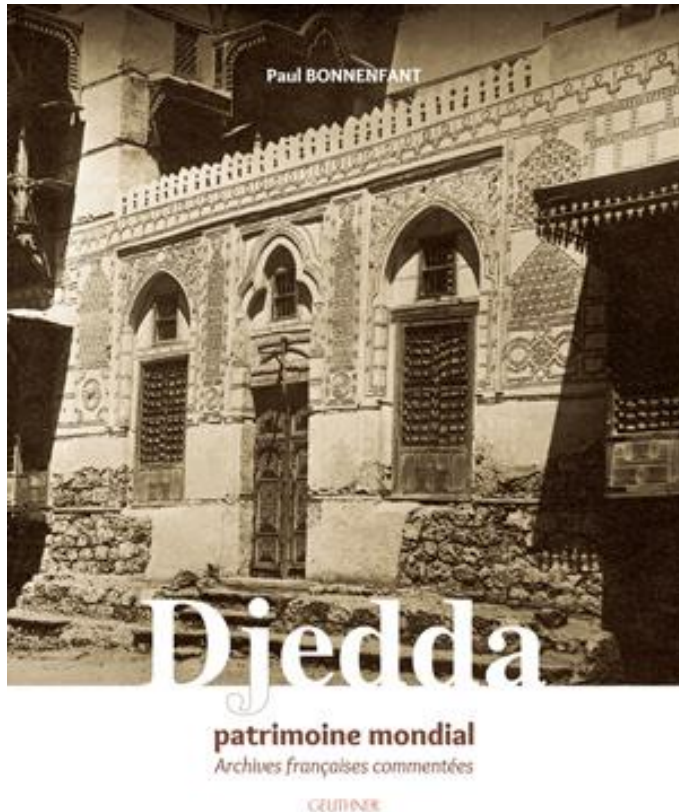
La grande cohérence du livre tient en particulier à la catégorie d'analyse que les éditeurs ont définie et soumise à l'examen des différents contributeurs, à savoir les « écritures grises », ces « écrits produits, ou du moins employés, par les administrations en vue de réaliser les tâches propres à leur fonctionnement, en arrière-plan d'une production officielle ou d'une prise de décision publique » (p. 5). Il s'est agi d'aligner sous une même perspective un ensemble élargi de documents, indépendamment de leur nature formelle *stricto sensu* et de leur champ spécifique

d'activité, pour mettre en lumière l'essor d'un « répertoire administratif » sur la longue durée, typique à la fois de compétences intellectuelles, d'organisations bureaucratiques et de logiques politiques communes à l'Occident européen. Les listes, les registres, les formulaires, les comptabilités, les compilations, les enquêtes, les inventaires d'archives ont été ainsi inclus dans ce large spectre, qui agrège encore toutes les formes textuelles provisoires (les brouillons) et les mentions dans les documents qui ont trait à leur parcours bureaucratique (les signes et codes).

L'architecture générale de cet ample livre collectif (32 contributions en français, italien et espagnol) a été très bien pensée. L'ouvrage s'ouvre avec une riche introduction, que l'on doit aux trois éditeurs, et un prologue, écrit par deux spécialistes de ces questions (P. Bertrand et P. Chastang), qui propose un remarquable essai de synthèse autour de la mutation de la culture de l'écrit dans les sociétés européennes entre 1080 et 1350. Suivent trois parties qui regroupent des chapitres réunissant deux à quatre contributions individuelles. Les éditeurs ont pris soin d'associer des études de cas – comportant pour certaines des éditions de textes – et des essais de réflexion générale, et de munir chaque chapitre d'un préambule introductif. La première partie du livre, intitulée « Règles, formes et modèles d'écriture administrative », aborde la question de la matrice notariale des administrations médiévales, celle de leur style et de leur langue. La deuxième partie identifie plusieurs « logiques de production documentaire » caractéristiques : constitution de dossiers, de listes, d'inventaires, de questionnaires ou de dépôts d'archives. La troisième et dernière partie, « Circulations et jeux d'échelle », explore la question des territoires de l'action administrative et par là-même de la diffusion de modèles, d'instruments et de pratiques, au niveau local ou régional, comme à l'échelle globale. Le lecteur est ainsi transporté des communes de l'Italie tardo-médiévale au conseil des Indes au début du XVII^e siècle, sans que les institutions ecclésiastiques ne soient oubliées. Le volume se clôt sur un épilogue qui est constitué par un autre essai de synthèse particulièrement stimulant, consacré à la révolution du statut de l'écrit documentaire en France autour de 1700 (O. Poncet).

Voici donc un très beau volume qui est appelé sans aucun doute à devenir une référence dans son champ de recherche.

Jean-Michel Mouton



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie le livre de Paul Bonnenfant, *Djedda, patrimoine mondial. Archives françaises commentées* publié chez Geuthner en 2019. Cet ouvrage est organisé autour des photos des maisons traditionnelles de la ville de Djedda en Arabie Saoudite conservées dans les archives françaises, principalement les photos de Paul Castelnau et du père Savignac, datant de la Première guerre mondiale, ainsi que les photos de l'auteur prises entre 1974 et 1985.

La ville de Djedda, aujourd'hui deuxième ville d'Arabie, fut pendant des siècles le port de débarquement des pèlerins musulmans allant effectuer le pèlerinage à la Mecque, située à 60 km à l'est, avant que la construction, en 1960, d'un aéroport dans la ville sainte ne fasse perdre à Djedda l'essentiel de ses

fonctions liées à ce pilier de l'islam.

Le nom de cette ville selon la tradition locale viendrait du terme arabe « djidda », la grand-mère, l'ancêtre, qui n'était autre qu'Ève, la première femme de l'humanité. Une tombe d'Ève, située aux environs de la ville, fut vénérée pendant des siècles avant que les Wahhabites n'en ordonnent la destruction en 1928. Les premiers prophètes anteislamiques cités dans le Coran étaient considérés comme des géants et la tombe d'Ève se rattache à cette tradition : elle faisait plus de 200 pas de long et l'emplacement supposé de son nombril était surmonté d'une coupole.

Djedda tira aussi sa prospérité de sa position de port de la mer Rouge, situé au carrefour d'axes commerciaux entre l'Égypte et le Yémen, et à plus grande échelle entre la Méditerranée et l'Océan Indien. Le commerce de l'or, des métaux, des lainages européens, des épices, du riz, du sucre et des pierres précieuses venant de l'Océan Indien, favorisa l'émergence dans ce port d'échanges et de transit d'une riche bourgeoisie commerçante aux origines et aux influences multiples. L'architecture domestique est ainsi marquée par cette richesse et par ces emprunts tant au Yémen voisin qu'à l'Égypte ou à l'Inde plus lointaines.

La maison traditionnelle de Djedda et des ports de la mer Rouge est au cœur de cet ouvrage. Il s'agit d'une maison tour, de 3 à 6 étages avec terrasse sommitale, proche du modèle

yéménite représenté par les maisons de San'a ou de l'Hadramawt, quoique moins hautes. Cet édifice se caractérise par la fragilité du principal matériau utilisé pour la construction des murs, la pierre de corail, renforcée par des chaînages en bois pour éviter lézardes et tassements. Mais le trait le plus marquant des maisons de Djedda réside dans les façades à moucharabiehs, appelés localement *rawshan*, ces grandes structures en bois d'acacia ou de jujubier, découpé ou tourné, véritables œuvres d'art qui débordent de près d'un mètre sur le droit des façades et assurent l'ornement et le prestige des édifices. Ces moucharabiehs, sans doute empruntés à la maison égyptienne d'époque mamlouke et ottomane, se singularisent à Djedda par leur abondance – on les trouve en effet à tous les étages des maisons les plus riches – et par la présence d'un couronnement appelé *burnata*, sorte de capuchon en forme d'arc trilobé, qui constitue la signature décorative de la ville. Ces moucharabiehs participent à l'éclairage de la maison ainsi qu'à la préservation de l'intimité familiale, mais leur fonction première est sans doute de servir à l'aération de l'édifice, ce qui explique qu'on ne les trouve à Djedda que sur les façades nord et ouest exposées au vent frais et à la brise marine.

Si l'auteur se hasarde rarement à essayer de dater les édifices présentés, il semble que ceux-ci ne sont pas très anciens et remontent rarement au-delà de la première moitié du XIX^e siècle. Néanmoins ce mode de construction traditionnel s'est perpétué jusqu'aux années 1950 et ne s'est véritablement arrêté qu'avec l'enrichissement prodigieux de l'Arabie saoudite dû à la rente pétrolière qui a entraîné la transformation profonde de la ville en même temps que la destruction d'une partie du centre ancien. La plupart des édifices figurant sur les photos anciennes n'existaient déjà plus au moment des visites de l'auteur à la fin des années 1970 et au début des années 1980. Ce patrimoine a encore dû s'amoinrir depuis et le récent classement de vieille ville de Djedda au patrimoine mondial de l'Unesco en 2014 aura pour vertu d'en sauver, espérons-le, les derniers vestiges.